Christian Miquel

L'ETERNEL RETOUR
DANS LES PAS DE NIETZSCHE
A SILS MARIA

AMAVIF, Angle Mort Angle Vif

Approche de l'Engadine

Nietzsche découvrit les terres de la Haute Engadine en 1979 lorsqu'il séjourna à St Moritz, qu'il fuit bientôt à cause du trop grand nombre de touristes. Sur les conseils d'un voyageur rencontré par hasard dans un train, il décida l'année suivante de se rendre à Sils Maria où il séjournera de longs mois d'été, d'abord en 1881, puis chaque année entre 1883 et 1888.

Pour rejoindre le haut plateau de cette Engadine plus secrète, il vaut mieux venir si possible par l'Italie. C'est la meilleure manière d'en tomber amoureux et de comprendre ce qui séduisit notre philosophe. La route traverse en effet des vallées encaissées où, comme dans la quasitotalité des Alpes, le regard et la vie semblent se tasser sur eux-mêmes, à l'image de ces villages resserrés où les maisons montagnardes typiques avec leurs rotins de bois soigneusement empilés se touchent presque. Elle monte ensuite de manière abrupte à l'assaut de la montagne, en suivant des lacets innombrables et vertigineux. Elle débouche enfin à 18OO mètres d'altitude à Maloja, sur un vaste plateau situé nulle part, entre ciel et mer, où le regard découvre un immense lac. Ce dernier s'incruste lui-même dans un panorama encore plus large, ceinturé par d'innombrables montagnes lointaines qui culminent à 4000 mètres d'altitude.

D'emblée, Nietzsche fut conquis par cette vue vaste et sans limite qui permet de surplomber la vie avec un regard d'aigle. Je n'ai personnellement ressenti une telle impression, un tel changement et élargissement radical de regard et du champ de conscience, qu'au Tibet. Après de longues journées de route qui tracent leur voie à travers des gorges et des chemins escarpés, on y découvre de manière comparable mais d'une manière peut-être encore plus exacerbée, à 4000 mètres d'altitude, le gigantesque plateau tibétain et ses vallées, dont celle de la capitale mythique Lhassa, enserrées par des montagnes qui atteignent allègrement leurs 7000 ou 8000 mètres. Pour la première fois, j'y ressentis l'impression de toucher le ciel tellement les nuages y étaient bas, les couleurs vives et tranchées. L'Engadine, petit Tibet européen caché et secret, que Nietzsche sut si bien découvrir….

L'accès idéal et romantique à Sils Maria peut ensuite se réaliser en empruntant la petite vedette qui relie l'embarcadère de Maloja à celui de Sils Maria à l'autre extrémité du lac. Le bateau n'embarque qu'une dizaine de passagers maximum. Il traverse le lac aux couleurs changeantes selon le temps, en offrant à l'arrivée une vue impressionnante sur le Waldhauss, vieux palace à l'allure de forteresse moyenâgeuse qui surplombe de manière altière le lac et le village.

De nombreux écrivains, poètes, musiciens et cinéastes célèbres du dix-neuvième et du vingtième siècle ont succombé à ses charmes et y ont séjourné après Nietzsche. [1] ils forment ensemble une confrérie informelle des amoureux de la Haute Engadine dont ils apprécièrent tous le climat unique et rude, la lumière crue et tranchée qui exacerbe les couleurs avec l'altitude, la végétation alpine luxuriante… et surtout, le supplément d'âme ineffable qui sut nourrir leur inspiration, comme ce fut le cas pour Nietzsche.

Pour ceux qui, comme moi, viendront de France en train, il est toujours possible de clore leur voyage en descendant de Maloja vers l'Italie, la longue route en lacets se révélant tout aussi

[1] De Wagner son ami avec qui il se fâcha à Rilke que lui préfèrera la sulfureuse Lou Andréa Salomé, dont Nietzsche était amoureux ; de Proust à Herman Hesse, Paul Celan, Max Frisch, Thomas Mann, Jung, Anne Franck, André Gide, Adorno, Jean Cocteau, Pierre Jean Jouve, Primo Levi, Peter Handke, Onfray qui y écrivit *L'avalanche de Sils Maria* dont je m'inspirerai en partie en plus de mes lectures personnelle. Citons parmi les cinéastes Visconti et Chabrol, des musiciens tout aussi aussi différents comme Yehudi Menuhin, Honneger et David Bowie.

impressionnante que la montée, en ayant l'avantage de rappeler humblement au voyageur le privilège qu'il eut d'être accueilli sur cette terre aimée des dieux et, plus encore, des hommes et des artistes à la sensibilité exacerbée.

Plus loin que la France
Ses bocages et français bêlant
Plus haut que la Suisse
Et ses habitants benêts
Au-dessus des falaises et montagnes
Qui tentent en vain de lui barrer la route
L'Engadine ouvre son espace au ciel
Et à sa vue d'aigle !

Dans le train de montagne qui monte à Sils, en face de moi, un petit enfant blond aux yeux bleus, qui ressemble à un cliché d'aryen comme pouvaient le rêver les allemands jadis. Il doit avoir un an, ou un peu plus, il est probablement à l'âge charnière entre le bébé et l'enfant. Il vit dans son monde, heureux, sourit, agite ses petites mains.

A un moment donné, j'arrive à croiser son regard. Je m'amuse à agiter les mains comme lui, en miroir. Après quelques instants d'hésitation où il n'y voit probablement rien d'autre que des mouvements extérieurs à lui, ses yeux pétillent et il se met à agiter ses mains d'abord de manière hésitante, puis de plus en plus assurée, en regardant si les miennes suivent. Un grand sourire illumine son visage, il doit avoir l'impression qu'une autre partie de lui, là-bas, répond à ses mouvements. Il découvre le pouvoir qu'il a sur le monde, et surtout que l'Autre fait partie de son champ corporel, s'y intègre comme une partie de lui. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il n'est pas prisonnier de son monde de façon autistique, il lui est ouvert et perméable, avec une confiance et une ouverture émerveillée, sans l'once d'une crainte de danger ou d'une envie de méchanceté!

Je souris à mon tour, heureux de partager ce retour à l'innocence et à la fraicheur de l'enfant. N'est-ce pas une belle introduction à l'entrée dans le monde de Nietzsche, qui invite à passer du stade du chameau obéissant aux multiples contraintes morales qu'on s'impose à soimême, à celui du lion qui rugit et affirme enfin ses valeurs, avant de retrouver finalement l'état de conscience innocent de l'enfant ?

Certes les bien-pensants
Ont construit des hôtels partout
Et Sils Maria ressemble à une carte
postale Bien léchée bien proprette.
Mais ce soir au crépuscule.
Les nuages envahissent le village
Et le ciel noir des montagnes
Menace les rêves de chacun…

Pluies et promenades sur le lac de Sils : Zarathoustra et la volontés de puissance

Au matin, la pluie a commencé à tomber. Elle continuera toute la journée, avec de brèves éclaircies. Tant mieux : le village a perdu son image idyllique de Heidi dans la verte campagne suisse. Les touristes ont déserté, et je me promènerai toute la journée absolument seul sur les pas de Nietzsche et dans les montagnes alentour.

Quelle chance ! Peut-être est-ce un moyen pour les éléments naturels de me rappeler que ce sont eux qui commandent ici, et non les hommes ? C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles Nietzsche aimait cet endroit. La nature dépasse l'homme de es parts, le remet à sa juste place, lui intime de se mettre à son écoute en cessant de vouloir disposer d'elle à sa guise. Onfray l'a très bien senti, écrivant à juste titre qu'il faut s'intéresser à la géologie et au climat unique et difficile de Sils Maria pour comprendre la pensée de Nietzsche.

La montagne est raide
En hiver les avalanches
Grondent et menacent

Sous leur manteau de pluie, les montagnes qui surplombent le village de manière abrupte sont encore plus impressionnantes, avec leurs cascades engrossées par la pluie qui dévalent les pentes en venant alimenter des torrents prêts à déborder. Les brise-avalanches plantés sur leurs flans semblent des barrières bien dérisoires.

Lors de la première visite de Nietzsche sur les lieux, en 1888, Sils sortait d'un hiver rude : pas moins de vingt-six avalanches avaient frappé, écrit notre philosophe dans sa correspondance. En juin 1988, il écrit à son ami Gaast : « *Hier, une avalanche est arrivée derrière la maison* » la petite pension qui l'héberge, aujourd'hui transformée en musée.

Dans ce vaste espace où les montagnes se trouvent enchâssées entre elles, plaques contre plaques, au point de s'entrechoquer et de subir tremblements et glissements de terrain , l'homme ne peut se sentir que tout petit. C'est la première source d'inspiration du philosophe : prendre conscience de la situation-limite et incommensurablement fragile de l'homme, menacé de toutes parts par des avalanches et par des catastrophes dont le dérèglement climatique n'est que le dernier avatar.

Plutôt que tourner la tête pour ne pas voir ce qui se passe, Nietzsche a le courage de scruter les catastrophes à venir de notre civilisation judéo-chrétienne mortifère qui croule sous le poids du pêché, du ressentiment et de la culpabilité, guettant les signes avant-coureurs de la prochaine catastrophe. Il devine la civilisation post-chrétienne du nihilisme et du « dernier homme » qui est devenue la nôtre, où il n'y a plus qu'à se contenter béatement de la jouissance offerte hier par la société de consommation, aujourd'hui par Internet et par le simulacre de vie que chacun est invité à alimenter de manière narcissique sur les réseaux sociaux. Peut-être même était-il assez lucide pour deviner que la prochaine catastrophe et avalanche se

produirait dans son propre corps et esprit qui allaient s'effondrer et l'emporter dans une douce folie, ce qui fera dire à Onfray qu'il devint lui-même une avalanche.

Brume et pluie d'été
La montagne aime se cacher
Pour être désirée

J'aime que la Nature ne se donne à Sils Maria pas plus facilement en été qu'en hiver, qu'elle impose à l'homme de braver les éléments si on veut la découvrir. Les carnets de Nietzsche témoignent du fait qu'il y souffre de froid et d'humidité constante, mais aussi de la pluie et de ces épais nuages qui recouvrent régulièrement la vallée : *« Je ne peux plus supporter longtemps ces éternels changements, cet amoncellement de nuages ! Quelle énergie de patience je gaspille inutilement dans ma lutte avec les éléments déréglés ! (J'en suis impressionné jusqu'à en vomir)... Temps misérable. Plusieurs jours avec une épaisse calotte de nuages. Il pleut, il fait froid, dans les 7° en moyenne… Temps de crue invraisemblable : tout est inondé. Nuits et jours, pluie torrentielle mêlée de neige »* (à l'automne).

Malgré les conditions rudes de Sils Maria, il y reviendra se promener pendant cinq années, ne concevant pas de philosopher sans marcher : « *Seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose* » écrit-il contre *Flaubert* qui, traité de ce fait de « cul de plomb, avait écrit : « On ne peut penser et écrire qu'assis. » Marchons donc, même sous la pluie !

Pour cette journée brumeuse, je choisirai de suivre l'itinéraire le plus facile ,celui qu'il suivait régulièrement par tout temps. A la sortie de Sils, il suffit de se diriger vers le lac de Segl en direction de la petite presqu'île de Chasté. C'était son véritable foyer, au point qu'il rêva d'y construire une petite cabane. « *Je voudrais pouvoir me bâtir ici une sorte de niche à chien idéale, j'entends une maison en bois avec deux pièces. Ce serait sur une presqu'ile qui avance dans le lac de Sils et sur laquelle il y avait jadis un castellum romain.* »

Après m'être trompé d'itinéraire et réchauffé au sein d'une buvette qui se trouve sur la même rive, dans le lieu-dit d' Isola, je m'aventure sur le petit chemin heureusement mieux balisé qu'à l'époque de Nietzsche. Transi par le froid d'une pluie constante, j'avance dans la brume et la grisaille, comme dans un vieux film japonais. La plupart du temps, je n'entr'aperçois que la colline recouverte par une forêt et une végétation luxuriante, en devinant en contre bas la rive du lac qui se dévoile à l'occasion d'une éclaircie. Le spectacle est alors grandiose !

Quand le soleil pointe
Le vaste espace du ciel s'ouvre
Monts et lacs s'y mirent

Le sentier de Chasté est désormais minimalement aménagé pour les touristes. Mais même quand il pleut, chacun peut ressentir cette pulsation de la Nature qui dut tant plaire à Nietzsche lors de ses promenades. Et lorsqu'il fait beau et que les passants sont nombreux sur le chemin, il suffit au promeneur judicieux de s'écarter un peu et d'emprunter l'une des innombrables sentes recouvertes d'un sol spongieux et d'aiguilles de pin, pour retrouver le charme et la

magie du lieu. Quel que soit le sentier emprunté, il est en effet irrégulier. Il se rétrécit souvent, on ne voit plus alors que les arbres et les plantes autour de soi, ce qui provoque presque un sentiment d'enferment -ou plutôt, de recouvrement complet, avec l'envie parfois de se laisser tomber à terre, sans plus rien faire. Et puis, d'un seul coup, les arbres s'écartent, le chemin s'élargit, une trouée inattendue se fait devant soi, à travers laquelle se dévoile le rivage, puis le lac, et même les montagnes ainsi que le vaste ciel lorsque les nuages se dissipent à leur tour. Et à nouveau le paysage va se refermer, puis se rouvrir au rythme de la marche, laissant juste un instant d'éclaircie et de vision vaste, large, sans limites.

C'est là qu'on pressent que tout est Un, et se résume à la dimension vaste et sans limite de l'instant présent, capable de tout accueillir et réunifier, aussi éphémère soit-il. Car l'ouverture d'un espace infini, aussi merveilleux et miraculeux soit-il, n'est jamais complet ou définitif : l'être ne se dévoile qu'en se voilant, comme l'écrira plus tard Heidegger, un autre compagnon, grand lecteur de Nietzsche et grand marcheur qui arpentera sans fin la Forêt Noire où il avait pris refuge.

Partout bruisse la vie
Elle crie, en veut toujours plus
Passe outre la mort !

J'ai été frappé, lors de cette promenade et des suivantes, par la profusion de la végétation en Engadine. Au pied des arbre et des fougères, les fleurs d'été s'y parent de toutes les couleurs : violettes, jaunes, grenat, blanches. Des fraisiers et des branches de myrtille s'entremêlent à des genêts et à des asters, à des myosotis, marguerites et edelweiss. Partout, la vie explose en un foisonnement de formes différentes, chacune animée par une soif et une volonté de vivre, une volonté de puissance comme dira Nietzsche, qui l'amène à s'étendre et à défendre chèrement sa place.

Nul doute qu'à force d'explorer la vie par des sentes sauvages, Nietzsche a compris qu'il voyait partout la même volonté de puissance, le même essor d'une vie qui ne veut jamais s'arrêter, qui reprend et renait sous une autre forme même quand l'une de ses manifestations se défait et disparait.

Peu importe qu'il ait parfois été tenté de substantifier cette volonté de puissance en un nouveau principe ultime comme le fait Onfray, ou qu'à la fin de sa vie selon Deleuze il ait soigneusement évité cet écueil en ne parlant plus que de volontés de puissance multiples et jamais unes, lesquelles s'entrecroisent comme les lianes dans la jungle -le principal réside dans cette réhabilitation sublime, cette exaltation d'une force de vie païenne et panthéiste qui anime toute chose !

C'est sur cette petite presqu'île privilégiée de Chasté dont il n'existe selon lui aucun autre exemple dans le monde, qu'il a eu conjointement la vision du personnage de Zarathoustra qui allait devenir le héros de son *Ainsi parlait Zarathoustra.* C'est d'ailleurs dans ce long poème écrit « pour tous et pour personne » qu'il évoquera pour la première fois le concept de « volonté puissance » qu'il pressent en toutes choses. « *Notre presqu'île n'a pas d'équivalence en Suisse ni en Europe… (c'est) l'endroit où j'ai imaginé le personnage de*

Zarathoustra… Partout, dans la vie, même dans ses formes les plus faibles, je vois de la volonté de puissance. »

Les mots gravés dans la pierre de Chasté dressée en son honneur témoignent, comme d'autres, de l'état de calme presque surhumain, empli d'équanimité et de sagesse, dans lequel il eut cette révélation :

« Ici, j'étais assis à attendre.
Attendre, mais ne rien attendre
Par-delà le bien et le mal à savourer
Tantôt la lumière, tantôt l'ombre
N'étant moi-même que jeu
Que lac, que midi, que temps sans but
Lorsque soudain, amie, deux se fit un
-Et Zarathoustra passa près de moi. »

Il savait et appréciait probablement le fait que Zarathoustra était le prophète de l'antique religion zoroastrienne perse qui, très proche linguistiquement des anciens Védas hindous, prônait à la fois un combat des deux divinités du Bien et du Mal, et le monothéisme de la lumière divine d'Ahura Mazda. C'est pourtant à Emerson, un auteur et poète contemporain qu'il emprunta ce personnage, en lisant ses Essais et y trouvant ce passage : « *Arriva Yerdann, le prophète Zarathoustra, généralement apprécié au milieu de l'assemblée… Le sage de Younani ne put s'empêcher de dire : « Cette figure et ce maintien ne peuvent mentir, et seule la vérité peut en résulter !* » Passage annoté ainsi par Nietzsche : « C'est exactement cela. Je ne peux en faire l'éloge, c'est trop près de moi ! »

En même temps que je m'exalte à cette vision grandiose qui me fait voyager à travers les âges et les civilisations, je m'aperçois que malgré la pluie, je suis de plus en plus trempé.

Mon parapluie chante
Plic ! Ploc, ploc ! J'entends le rire
De Nietzsche et Bashô

J'aime réunir dans le haïku qui clôturera cette journée, ces deux personnages qui furent tous deux de grands marcheurs, l'un en Europe et l'autre dans son Japon natal. Bashô se serait probablement amusé du détournement de son célèbre haïku :

Un très vieil étang
Une grenouille qui y saute
Ploc, ploc, ploc dans l'eau !

Quant à Nietzsche, j'ai souvent cru entendre son rire et ses pleurs de sur les chemins escarpés qu'il empruntait. Notre philosophe n'avait pas peur des émotions. Il pouvait effectivement pleurer et rire, de joie autant que de souffrance puisqu'il fut hélas pendant toute sa vie perclus de douleurs, quasi aveugle à 80 ou 90% lorsqu'il parvint à Sils, selon ses propres dires,.

Cela ne l'empêche pas de *sentir* la Nature comme un chaman, de souffrir certes de ses conditions rudes, mais aussi de se laisser traverser par elle, au point même d'être transporté d'extase par sa force tellurique. Lorsqu'il connaitra la révélation d'où naitra son *Ainsi parlait Zarathoustra*, il parlera ainsi d' « *un ravissement dont l'énorme tension se résorbe en un torrent de larmes… avec un emportement hors de soin, un profond bonheur où le comble de la douleur et de la souffrance ne fait pas contraste.* »

Pas étonnant que je me sente, au bord du lac où il eut sa révélation, à la fois emporté par une joie extême, et en même temps par une tristesse et une angoisse sourde. L'approche du sacré par les mystiques est toujours ambivalente, mêlant le ravissement sacré à l'effroi face à ce qui dépasse l'homme de toutes parts. Chez Nietzsche ce n'est pas toutefois pas la rencontre d'un Dieu transcendant qui sera à l'origine des bouleversements tectoniques de son être, mais la compréhension du principe vital qui anime une Nature panthéiste et immanente.

Parti plein de joie
J'ai croisé Dame tristesse
Et bu avec elle

J'ignore les éléments qui font qu'à Sils Maria plus que partout ailleurs, la Nature fait ressortir des émotions enfouies profondément et les exacerbe, mais je sais qu'au moment où j'empruntais le début de sa promenade préférée qui va vers le bout de la petite presqu'île de Chasté, je me suis moi-même senti submergé par un flot inattendu de larmes et de nostalgie au souvenir de ma bien-aimée morte un an auparavant, puis par une joie dionysiaque face à cette force de vie sacrée que je sentais sourdre de toute part dans la Nature, comme si elle voulait me consoler en me submergeant de son amour.

De retour à l'hôtel à l'issue de sept longues heures de marche têtues sous la pluie, il ne me restait plus qu'à me faire des sandwichs tant les repas y sont chers, en me consolant avec Dame Nature et buvant son vin, son suc divin!

Promenades solaires sur le lac de Silvaplana : l'Eternel retour

Heureusement, il y a de beaux jours à Sils Maria. Cette nuit, les nuages et la brume ont disparus comme par magie, laissant apparaitre au petit matin un paysage sans voile. Le ciel semble s'évaser à l'infini en s'élargissant dans toutes les directions, et les montagnes dévoilent de nouveaux sommets cachés jusque-là. Je découvre maintenant que le vaste plateau s'étend plus loin que je ne le pensais, avec un effet de profondeur insoupçonné. Je compterai lors de mes excursions et futures ascensions pas moins de quatre lacs et vallées qui se succèdent dans le lointain horizon, qu'on peut parfois saisir dans un seul regard vaste et large !

Un soleil radieux brille lors de ces belles journées que Nietzsche appelait bien sûr de ses vœux, même s'il ne pouvait en profiter autant qu'il l'aurait souhaité. Sujet à de violentes migraines ophtalmiques, il supportait en effet mal la lumière trop crue du jour qu'il adorait pourtant -au point d'avoir fait retapisser à ses frais les murs de sa chambre d'un tissu vert destiné à atténuer la lumière crue du jour. On peut encore en voir une trace soigneusement conservée dans un cadre de bois, dans le petit musée qui lui est consacré au sein de la maison d'hôte qu'il occupait pour un franc symbolique par jour.

La lumière qui brille
Caresse et réveille la Vie
Nimbée de soleil !

Ces jours de beau temps le réconciliaient avec l'existence, faisant ressortir les couleurs qu'il devinait à travers l'opacité de sa demi-nuit d'aveugle. « *Profusion de couleurs, cent fois plus méridionales qu'à Turin* » écrit-il enthousiaste dans l'une de ses Lettres. C'était suffisant pour qu'il oublie ses souffrances passées et chante régulièrement les vertus apaisantes et les effets joyeux de Sils sur son organisme. « *Sils Maria n'a pas son pareil en pays helvète : merveilleux mélange du tempéré, du grandiose et du mystérieux… Joli froid, nature splendide, grandeur, soleil…Le soleil d'août brille sur nos têtes. L'année s'écoule, montagnes et forêts se font de plus en plus paisibles et silencieux… On respire un air sain.* »

Onfray explique encore une fois cette situation par la géologie particulière du lieu: « Sils (est) au pied de la montagne, qui joue avec le soleil, illumine, filtre, diffracte la lumière, la pluie, les nuages. »

Malgré sa santé fragile, Nietzsche marche beaucoup et longtemps, surtout les jours de beau temps. Il a trois promenades favorites : sur la presqu'île de Chasté, où il reçut l'inspiration de son Zarathoustra ; sur le chemin qui monte de manière raide derrière sa pension de famille et dont on se demande comment il pouvait y grimper sans presque y voir clair, moi-même y peinant avec mon asthme d'effort ; et enfin le long du second lac de Silvaplana, de l'autre côté de Sils.

Lors d'une promenade qui le fit sortir de la forêt qui s'étend entre les deux étendues d'eau, et avant de rejoindre le rivage qui se trouve au bout de ce second lac, il découvre un énorme rocher pyramidal au bord de l'eau. Il s'y repose en s'étendant et laissant probablement son esprit divaguer, comme il a l'habitude de le faire. Ecoutons-le : « *Je parcourais les bois ce jour*

là au bord du lac. Je fis halte au pied d'un gigantesque rocher dressé en forme de pyramide. Ce fut alors que l'idée (de l'Eternel Retour) me vint ».

Pour tenter d'entrer en intimité avec l'expérience de Nietzsche, je m'adosse à mon tour contre le rocher dont je ressens la puissance tellurique et la puissance de l'assise, en retrouvant l'impression verticale d'entrer en contact avec un autre monde et une autre dimension du temps, comme je l'ai déjà expérimenté face aux pyramides égyptiennes. Je m'installe en posture de méditation, avec la seule intention de laisser le lieu m'habiter et me parler silencieusement.

Adossé au roc
Contemplant le lac profond
Mes pensées s'en vont…

Jusqu'à retrouver cette disponibilité d'esprit capable d'accueillir du neuf, des intuitions ou des illuminations soudaines. C'est ainsi que Nietzsche sentit probablement venir en lui une nouvelle idée. Il en décrit quasiment la généalogie dans *Ainsi en parlait Zarathoustra,* en montrant comment elle puise sa source, toujours, dans ce ressenti des volontés de puissance qui animent toute chose dans la nature, laquelle les pousse à croître, à grandir et s'élever toujours plus, vers des sommets toujours plus haut. D'où une philosophie héroïque du défi et du dépassement de soi qui fait parfois sourire avec ses connotations érectiles. « *C'est à vous, chercheurs hardis et aventureux, qui que vous soyez… que je raconte l'énigme que j'ai vue, la vision la plus solitaire… Un sentier qui montait avec insolence, un sentier de montagne criait sous le défi de mes pas… Plus haut ! Je montai, montai davantage en rêvant et en pensant, mais tout m'oppressait.* »

Car entre temps, l'esprit de lourdeur, moitié nain, moitié taupe, se moque de lui : « *Ô Zarathoustra… tu t'es lancé en l'air, mais toute pierre jetée doit retomber. Condamné à toimême et à ta propre lapidation… elle retombera sur toi ! »*

Au moment de faillir et de verser dans le désespoir, Zarathoustra lui dévoile « la pensée la plus profonde » qui est alors venue le visiter et l'alléger : *« Vois ce portique, nain ! Il a deux visages. Deux chemins se réunissent ici : personne ne les a encore* suivis *jusqu'au bout… Considère cet instant ! De ce portique, une longue et éternelle rue retourne en arrière pour l'éternité; et cette longue rue qui monte, c'est une autre éternité. Ces chemins se contredisent, butent l'une contre l'autre, et c'est à ce portique qu'ils se rencontrent. Le nom du portique inscrit à son fronton c'est instant. Considère cet instant. Toute chose qui sait courir ne doitelle pas avoir parcouru cette rue ? Toute chose qui peut arriver ne doit-elle pas être déjà arrivée… Et cet instant, ce portique lui aussi ne doit-il pas avoir déjà été ? Et toutes choses ne sont elles pas enchevêtrées de telle sorte que cet instant tire toutes les choses de l'avenir ? Donc aussi de lui-même ? ... Ne devons-nous pas revenir et courir de nouveau dans cette autre route qui monte devant nous -ne faut il pas qu'éternellement nous revenions ?* »

Dans cette nouvelle vision aussi étrange qu'effrayante, « glaçante et sans fond » dira Nietzsche, le temps linéaire qui court du passé vers le futur en reprenant sans le savoir la vision chrétienne du paradis perdu passé, du présent du péché originel et du retour radieux du Christ sur terre dans le futur, est dynamitée et perd tout sens. Tout vient, part et revient de manière

perpétuellement semblable, dans un temps cyclique qui est celui du cercle, du serpent qui se mord la queue, ou encore de l'*ouroboros* comme le fait remarquer Onfray, ce nombril grec du monde d'où parlaient les prophètes comme la Pythie de Delphes. C'est pourquoi l'idée, non habituelle, est dérangeante : comme toutes choses, tout être, je serais appelé à revenir une infinité de fois. Cela m'évoque le cycle hindou du karma et des renaissances perpétuelles, mais encore une fois sans l'idée chrétienne culpabilisante de pêché ou de chute, et sans la croyance hindoue tout à la fois tragique et rassurante non plus que mes actes vertueux m'assureront d'une meilleure renaissance, ou tout au moins de gagner plusieurs tours de manège pour échapper au cycle des renaissances. Enfin un constat simple et sans appel, dicté par la seule nécessité et le seul déterminisme aveugle de la vie.

En haut du rocher
Deux papillons batifolent
-Morts, reviendront-ils ?

Pour comprendre la généalogie de cette grande révélation de l'Eternel Retour au bord du lac de Sils, on peut revenir aux promenades qu'il avait l'habitude de faire sur la presqu'île de Chasté. Comme on l'a déjà vu, et comme je le constaterai à nouveau en suivant le même chemin un jour de beau temps, le promeneur côtoie d'un côté une nature luxuriante, partout animée par une volonté de vivre et de puissance qui se renouvelle sans fin et revient à chaque saison, et de l'autre côté la surface parfaitement plane et immobile du lac de Silvana. Le chemin se fraye ainsi la voie entre l'extrême devenir et mutation perpétuelle d'une nature foisonnante, et l'impassible immobilité d'un lac qui semble avoir toujours été là. N'est-ce pas le signe à la fois de quelque chose d'éternel comme le lac, et de perpétuellement changeant, appelé à revenir sans cesse identique à lui-même, à chaque saison ? -L'éternel retour est là, ou tout au moins, il s'y pressent grâce au spectacle de la nature !

Toujours adossé au rocher, je laisse mon esprit dériver et plonger dans les profondeurs insoupçonnées du lac. Je tourne le dos à la forêt et à sa profusion de vie traversée par le devenir perpétuellement changeant des plantes, fleurs, arbres, insectes et oiseaux animés chacun par sa propre volonté de puissance. Je plonge mon regard dans le lac. Quand elle n'est pas turquoise, Nietzsche décrit la couleur des lacs d'altitude de Sils comme noire, sans fond». Au début de l'hiver, il parait même que la glace qui s'y forme apparait au crépuscule comme noire, ce qui ne manque pas de frapper les esprits.

Or, que vois-je, lorsque je sors enfin de mon état méditatif d'absorption dans les profondeurs du lac ? Une étendue d'eau sans forme précise, sombre et insondable, qui semble avoir toujours été déjà là, immobile sous ses formes changeantes. Il en va de même pour le rocher et les montagnes qui représentent une autre forme de stabilité et de pérennité. Avoir une vision vaste et complète du monde n'implique-t-il pas de réunir ces deux aspects, le Même éternel et identique du lac et de la montagne, et l'Autre, ce devenir perpétuellement changeant des formes vivantes de la Nature ?

Au lac éternel
Répond la Nature riante
-Eternel retour !

Des passages de Nietzsche confirment cette intuition d'une origine naturelle et panthéiste de l'idée de l'Eternel Retour, notamment lorsqu'il rappelle dans *Ainsi parlait Zarathoustra* que les montagnes sortent elles-mêmes de l'océan et de la mer sans fond : « *Ah, mer triste et noire au dessous de moi !... Ah, destinée, océan, c'est vers vous qu'il faut que je descende ! Eh bien, je suis prêt ! D'où viennent les plus hautes montagnes ? J'ai appris qu'elles viennent de la mer. Ce témoignage est écrit dans leurs rochers et dans les pics de leurs sommets. C'est du plus bas que le plus haut doit atteindre son sommet.* »

Je rame sur le lac
Profond comme un miroir noir
Qui reflète les monts

Si on suit cette piste, on a l'impression que la comète folle Nietzsche croise sans le savoir les réflexions les plus profondes des sages orientaux, notamment ceux du bouddhisme pour lequel l'illumination ou la vérité ultime sont comparables à miroir sans fond où se mirent les formes infiniment changeantes de la vie, tout en émergeant et y retournant sans fin, dans une répétition perpétuelle et vide.

Les formes sont vides
Elles émergent et retournent
Au sein du néant

Si Nietzsche ignore à son époque quasiment tout des philosophies orientales, et plus particulièrement du zen dont les vers précédents sont une adaptation libre du Sutra du cœur, Onfray montre bien qu'il reprend par contre sa théorie de l'Eternel Retour aux stoïciens qui l'ont tous défendue. Ainsi, rappelle c e dernier auteur, pour Zénon « Dieu embrase tout, y compris lui-même, de sorte qu'un jour l'univers se consume ; puis il se remet en ordre, mais exactement comme il était à l'identique. Les mêmes hommes qui furent reviennent tels quels et font ce qu'ils ont déjà fait. »

Loin d'être passéiste, Nietzsche est persuadé d'être en avance sur son temps et de préfigurer une forme de connaissance scientifique à venir. Il généralisera sa thèse de l'Eternel Retour en le dé-naturalisant et lui donnant une portée plus générale, quasi cosmique. Selon la correspondance que Lou Andréa Salomé entretint avec lui, il attendit en vain, jusqu'à la fin de sa vie, que la science et notamment la physique viennent confirmer son intuition.

Ironie de l'histoire, le progrès des connaissances les plus récentes ne donnerait-il pas aujourd'hui raison à Nietzsche ? Pour le modèle cosmologique du *big crunch* symétrique de

celui du big bang pus connu, l'univers est éternel et n'a jamais été créé, connaissant des phases d'expansion comme la nôtre, avant de se résorber et de s'effondrer inéluctablement dans le futur comme le pressentaient les mythologies indiennes et les récits stoïciens, dans l'attente de revenir à nouveau dans un avenir lointain, sous une forme quasi identique. Plus vertigineux encore : la physique quantique ne donnerait-elle pas raison à l'éternel retour des phénomènes à partir d'un vide, d'un champ quantique énergétique originel qui se révèlerait la fois vide et plein d'énergies potentielles, tout en émergeant, s'y déployant de manière ondulatoire et corpusculaire grâce à un phénomène d'intrication, avant de se défaire sous l'influence de la décohérence, et cela dans un recommencement ou retour perpétuel ?

Sur les cîmes de Corvatsch : Surhomme et amor fati

L'Eternel Retour ne se réduit pas à ces visions antiques ou scientifiques. Si le long passage du Zarathoustra cité n'en fait pas mention, mais préfère parler de l'individu invité à comprendre qu'il reviendra éternellement, c'est parce qu'il s'agit moins pour Nietzsche d'une théorie abstraite, que d'une idée régulatrice destinée à transformer la vision et la vie de celui qui adopte ce point de vue. C'est une arme de combat, aux impacts pratiques qui doivent venir bouleverser et transmuter la vie de l'individu.

Autant dire que la vision de l'Eternel Retour se prolonge dans celle, éminemment pratique et existentielle, du surhomme et de l'Amor Fati. Cette intention pratique, qui en donne la véritable sens, on la retrouve dans l'une des précieuses notes manuscrites de Nietzsche, qu'il nomme « ébauche », et que j'avais lue avant mon excursion. Au pied du rocher, les pieds dans l'eau glacée du lac, je me remémorais ses trois premiers points :

1. *Incorporation des erreurs fondamentale ;*
2. *Incorporation des passions ;*
3. *Incorporation du savoir, et du savoir qui renonce (passion de la connaissance)* .

Ces trois aspects dessinent une nouvelle configuration de la philosophie: il s'agit ni plus ni moins de ré-incorporer en soi tout ce qui nous conditionne et nous limite habituellement, dont on cherche ingénument à se débarrasser : les erreurs que nous commettons ? Elles doivent avoir leur raison d'être et leur économie, puisqu'il faut accepter leur retour éternel. Il n'est pas plus légitime de vouloir chasser ou maîtriser nos passions, ces chères ennemies des philosophes qui se veulent raisonnables : elles sont, comme les émotions dont nous savons aujourd'hui l'importance cruciale, car elles nous envoient des messages corporels et pulsionnels importants à intégrer, constituant le sel et le moteur de la vie. Quant à la connaissance, il ne s'agit plus de se réfugier dans un savoir abstrait et désincarné, mais de retrouver la passion sous-jacente qui sous-tend toute quête de connaissance et de vérité. Or, qu'est-ce, sinon une volonté de comprendre et d'intensifier ainsi sa présence et sa propre volonté de puissance en étant conscient des limites du savoir et en y réintégrant son contraire, à savoir l'intuition et le silence tout aussi indispensables !

C'est déjà tout un programme, qui anticipe ce qu'on nommera de nos jours le développement personnel, mais en lui donnant d'emblée un sens plus profond et radical au service d'une vie et d'une vision nouvelle. Nietzsche révèle en effet dans la suite du texte le sens profond de cette réintégration de tout ce qu'on refoule habituellement, de façon à retrouver ce qu'on pourrait appeler l' « homme total », tel que l'évoquait par exemple le jeune Marx dans les Manuscrits de 44. Il s'agit ni plus ni moins de provoquer une révolution quasi spirituelle en l'homme, pour le faire renaître de manière innocente et active, pleine et solaire !

Personne ne se baigne
Dans l'eau venue des glaciers
-Mes pieds sont gelés !

La température de l'eau dans laquelle j'avais trempé mes pieds me fait sursauter et sortir de ma rêverie. Je vais m'asseoir sur le banc tout proche, où je continue à laisser mes pensées dériver et se souvenir de la suite du texte de Nietzsche, avec les deux derniers points qui sont à mes yeux les plus importants.

4. *L'innocence. L'individu en tant qu'expérimentation : l'allègement de la vie, son affaissement, son affaiblissement*
5. *Le nouveau lourd fardeau : l'éternel retour du semblable. L'infinie importance de notre savoir, de notre environnement, de nos habitudes et manières de vivre pour tout ce qui est à venir. Que faisons-nous du reste de notre vie, nous autres qui avons passé la majeure partie de celle-ci dans la plus essentielle ignorance ?*
   Nous enseignons la doctrine. C'est le moyen le plus puissant de nous l'incorporer.
   Notre genre de félicité, comme Dieu de la plus grande doctrine.

Nietzsche donne ici un nouveau sens à la philosophie : il s'agit ni plus ni moins que de renouer avec sa capacité de transformation existentielle de celui qui la pratique, en faisant de l'individu le champ de sa propre expérimentation. Comme s'en inspirera Onfrays pour le titre de l'un de ses livres, chacun peut dès lors viser à « sculpter sa propre vie ».

En même temps, Nietzsche revient paradoxalement à l'origine oubliée de la philosophie grecque, laquelle en tant qu'amour ou quête de la sagesse (*philo-sophia*) impliquait un mouvement de transformation de soi magnifiquement rappelé par Hadot. Pour ce dernier en effet, toute la philosophie antique, y compris romaine, s'inscrivait dans cette volonté pratique de conversion du regard et de transformation radicale de soi.

Il ne s'agit pas pour Nietzsche d'une prise de position théorique ou intellectuelle. Je repense de manière émue à sa vie. En ayant lu nombre de ses lettres et notes manuscrites, je comprends mieux comment il était lui-même le champ de sa propre expérimentation. Il en est devenu le meilleur exemple, et le premier cobaye, ses confidences montrant comment il lutte quotidiennement pour réintégrer et dépasser ses souffrances quotidiennes, ses migraines ophtalmiques, ses accès de tristesse mélancolique et les tentations du désespoir dont témoigne bien son personnage de Zarathoustra ; sans parler des conséquences ravageuses du « ramollissement cérébral » héréditaire de son père et de la syphilis contactée dans sa jeunesse.

Nietzsche a du pain sur la planche. Il pratiquera pendant toute sa vie une auto-observation lucide de lui-même, une auto-évaluation et transmutation de ses pulsions ou affects, s'inventant à sa manière un mode de méditation et d'exploration de son vécu qui pourrait en apprendre beaucoup à nombre de méditants et de prétendus maîtres spirituels. Il ira jusqu'à vouloir transmuter ses colères et ses haines de ce que le christianisme a pu abîmer et amoindrir en l'homme, pour y trouver de nouvelles forces de vie. Sans le dire, il retrouve là les intuitions géniales de Spinoza qu'il admirait profondément et qui bâtit toute son Ethique sur

la manière de passer des passions tristes aux passions gaies et affirmatives au service de la vie et de la félicité.

Mais Nietzsche veut aller encore plus loin, espère un changement global et collectif de civilisation. En regardant le petit village assoupi de Silverplana sur l'autre rive, à ce point calme qu'il semble impossible qu'il soit menacé par un quelconque danger ou dérèglement climatique, je ne peux m'empêcher de penser avec nostalgie à son espoir que son Zarathoustra puisse insuffler une nouvelle direction à l'histoire. Conscient de l'extrême danger et du nihilisme de notre civilisation qui court à sa perte, il appelait de ses vœux une « inversion et transmutation totale des valeurs », autant individuelle que collective, pour retrouver la force vitale et l'innocence de l'enfant, derrière le ressentiment, la haine de soi et la culpabilité sur lesquelles repose notre Occident mortifère. Il eut la sagesse de n'imaginer aucun programme, de ne s'inscrire dans le sillage d'aucun mouvement politique puisque la révolution devait être intérieure, venir de la capacité interne de l'individu à s'auto-évaluer afin de favoriser une nouvelle vie pleine et entière. Je me dis que les solutions viendront toutes seules, en faisant confiance à la capacité de chacun à renouveler le contrat social et à inventer une nouveau mode de vie au service de la vie et de son épanouissement. Dionysos contre le Crucifié, écrira-t-il de manière programmatique -jusqu'à ce qu'il signe à la fin avec les deux noms, réconciliés dans une « union des contraires » que n'auraient certainement pas désavoué les mystiques.

Après avoir ainsi réfléchi au pied du rocher où Nietzsche eut sa révélation de l'Eternel Retour, je décidais de monter le long du petit sentier qu'il avait dû emprunter pour accéder à la cascade qui dévale de la montagne. Et là, encore pétri par les pensées issues de son nouveau concept, j'eus soudain une impression étrange. J'étais en train d'admirer la végétation luxuriante et le jeu de la lumière à travers le feuillage des arbres lorsque je sentis physiquement que je n'étais pas seul à en profiter. J'eus l'impression que Claire, mon épouse défunte, m'accompagnait et jouissait du même spectacle. Je crus l'entendre me remercier silencieusement de l'avoir convoquée, ce que je n'avais pas fait, et de pouvoir ainsi voir na Nature si belle à travers mon corps, à travers mes yeux et mes cinq sens. Je n'étais plus que son véhicule, son support ou médium corporel !

Bruit de la cascade
Je m'approche et tu es là
Voyant par mon corps

Etait-ce un effet inattendu de la pensée de l'Eternel retour qui me revint en boomerang, en me disant que tout reviendrait, notre amour comme la mort et l'absence cruelle de l'Autre ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que lorsque je quitterai la cascade pour continuer ma montée vers la gare de téléphérique, la présence de ma bien-aimée se dissipera insensiblement, sans même que je m'en aperçoive sur le moment. Je me retrouvais seul, étrangement heureux et triste à la fois à devoir continuer mon chemin solitaire.

Je pensais à nouveau aux écrits de Nietzsche et aux conséquences de son idée de l'Eternel Retour. Dans le texte sur lequel j'avais longuement médité au bord de l'eau, le but est clairement énoncé par Nietzsche : alléger la vie, la débarrasser et la purifier de ses scories ou forces réactives. Je me dis qu'on n'était pas loin de l'essence authentique des mouvements de

libération de soi des hindous et du bouddhisme solaire réhabilité par Stéphane Batchelor. Pour ce dernier, le message du Bouddha originel consistait en effet à supprimer la souffrance liée à la réactivité perpétuelle de l'homme, pour lui permettre de retrouver une vie pleine et déliée.

C'est en ce sens, et en ce sens uniquement, que Nietzsche évoquera la figure du surhomme. Comme le montre très bien Onfray, Nietzsche reprend tout à la fois les thèmes du héros grec divinisé tout en restant mortel, du sage stoïcien qui embrasse d'un seul regard la vie dans sa multiplicité et ses contraires, mais aussi les figures du « grand homme » de Hegel, ou encore de « l'homme total » de Marx rajouterais-je. Onfray rappelle à juste titre qu'on ne peut comprendre le terme de surhomme qu'en opposition au « dernier homme » dénoncé par Nietzsche -l'homme du ressentiment et de la réactivité qui se contente de vivre au grès de ses conditionnements et des stimuli que lui envoie la société pour travailler et consommer toujours plus -morale d'esclave, disait Nietzsche. On est loin des délires nazis qui, encouragés par sa sœur après sa mort, voudront y voir une apologie de l'aryen blanc, blond de surcroît ! Pour mettre fin à de telles inepties, il suffit de rappeler que Nietzsche avait demandé et obtenu de renoncer officiellement à sa nationalité prussienne en 1869 après son service militaire, devenant dès ce jour un apatride. Pressentant le mauvais usage possible de sa notion de surhomme, il en fera d'ailleurs une dénonciation prémonitoire dans le chapitre intitulé Les poètes dans son Zarathoustra, renvoyant avec humour les admirateurs possibles de cette figure au « pays des nuages ». En 1988, avant de sombrer définitivement, il aura encore le courage et la lucidité de dénoncer dans une note manuscrite la notion dévoyée du surhomme comme une « vaste supercherie ».

Pour réhabiliter le sens réel du surhomme, qui selon Onfray n'est qu'une autre manière de nommer le sage stoïcien, il suffit de rappeler encore une fois sa vision de la vie. Le surhomme est en effet celui qui a été capable de travailler sur lui-même et de se transformer au point de (re)devenir une source pleinement affirmative de vie, en acceptant finalement cette dernière dans toutes ses dimensions, autant positives que négatives.

Aimer jusqu'à la mort
Pour l'intégrer dans sa vie

Nietzsche invite à se hausser finalement à une acceptation de son destin auquel il n'y a rien à retrancher ni à ajouter. C'est l' *amor Fati*, la capacité d'accepter et d'aimer son destin même sous ses formes les plus difficiles. Encore une fois, on peut y voir un pressentiment de ce qu'on appellera de nos jours les mouvements thérapeutiques d'acceptation radicale qui invitent à accepter tous les aspects de son existence, avec équanimité, pour mieux guérir et tout supporter. Mais chez Nietzsche, c'est toujours avec une dimension et une ambition supplémentaire : il s'agit de renouer avec les forces vives et païennes de la volonté de puissance, de les libérer de façon libre et joyeuse, en favorisant un nouveau type de regard, de conscience et d'humanité qui retrouve le sens réel et profond de l'amour.

Dans le téléphérique qui me permet de monter plus rapidement vers les sommets que Nietzsche n'a probablement jamais pu atteindre étant donnée sa condition physique, je me souviens qu'il reliera explicitement les deux notions de l'Amor fati et du Surhomme dans son dernier livre, Ecce homo: « *Ma formule pour la grandeur de l'homme : amor fati. Il ne faut rien*

demander d'autre, ni dans le passé, ni dans l'avenir, pour toute éternité. Il ne faut pas seulement supporter ce qui est nécessaire, et encore moins se le cacher -tout idéalisme est le mensonge devant la nécessité- il faut aussi l'aimer. »

Je me rappelle avoir lu qu'il le disait déjà en 1882, à Gênes, dans une note : « *Je veux apprendre de plus en plus à considérer la nécessité dans les choses comme le Beau en soi. Ainsi serai-je celui qui embellit les choses. Amor fati : que cela soit désormais mon amour ! Je ne ferai pas de guerre contre la laideur : je n'accuserai point, même les accusateurs. Détourner le regard : que ceci soit ma seule négation ! Et à tout prendre : je veux à partir d'un moment quelconque n'être plus autre chose que pure adhésion* » C'est là qu'on retrouve l'Eternel Retour, qui sert de révélateur: suis-je assez fort pour supporter l'Eternel Retour de ce que je vis et veux, y compris tout le négatif ?

Pourquoi résister ?
La fleur dit oui au soleil
Et oui à la pluie

Oui, il faut vouloir aimer la vie au point d'accepter qu'elle revienne indéfiniment telle qu'elle a été vécue, sans regret ni culpabilité. Alors, on dépasse la finitude de l'homme du ressentiment courbé sous les chaînes de la religion et de la morale, pour retrouver l'acceptation totale, l'innocence de l'enfance, le Grand Oui dionysiaque à la vie, telle que seuls savent l'assumer le sage et le fou!

J'en suis là de mes réflexions lorsque je m'aperçois du ralentissement du téléférique. Ca y est, je suis arrivé au sommet, à 3300 mètres d'altitude !

La mer de nuages
Est percée par les sommets
-Je passe au dessus !

Avant de franchir la dernière porte pour accéder à la plateforme dehors, mes pensées s'emballent. C'est comme si elles souhaitaient en finir au plus vite, balayer les objections et discussions oiseuses dont mon esprit est encombré.

Je me dis que peu importe finalement la manière dont on se confrontera dans sa propre vie à l'idée régulatrice de l'Eternel Retour. Pour Onfray, qui s'en tient au texte de Zarathoustra et qui voit en Nietzsche un sur-stoïcien moderne demeurant dans le droit fil du stoïcisme, il s'agit simplement d'avoir la sagesse de savoir et d'accepter qu'on n'a aucun libre arbitre et qu'il faut juste accepter et aimer le mouvement de la vie à travers nous.

Pour Deleuze, qui privilégiera les textes plus tardifs et des fragments posthumes témoignant selon lui d'une évolution de Nietzsche et d'un dépassement du stoïcisme, il s'agira finalement de choisir ses actes et ses désirs de façon à ne rien regretter de sa vie, puisque la répétition du semblable, et non du Même jamais strictement identique, a comme conséquence que ce ne sera jamais exactement le même être ou événement qui reviendra, et qu'on y retrouve ainsi une marge de liberté paradoxale.

Nuages des pensées
Glissez et disparaissez
Laissez la place libre !

Peu m'importe finalement, me dis-je pour clore mon débat interne, tandis que les touristes sortent de la cabine. Nietzsche lui-même n'aurait probablement pas tranché et aurait laissé chacun l'interpréter comme il le souhaitait puisqu'il n'y a dans son optique plus de vérité, seulement des perspectives à interpréter de manière généalogique, en remontant à la pulsion de vie ou de ressentiment qui sous-tend l'opinion défendue. Le principal ne réside-t-il pas dans cette invitation de toute façon folle de Nietzsche à dépasser l'humain, comme les sages hindous et bouddhistes savaient que c'était possible !

Cette invitation à dépasser la condition normale de l'homme en travaillant sur soi-même m'avait déjà séduit à 18 ans, âge des révoltes adolescentes et de la soif d'absolu. Exactement cinquante ans plus tard, je m'aperçois avec joie que je suis probablement resté un grand adolescent attardé puisque je continue envers et contre tout, conforté par mon expérience de trente ans de médiation, à penser que c'est peut-être le seul sens qu'on puisse trouver et donner à la vie. N'est-ce pas, de plus, l'occasion de tirer un fil invisible qui relie des penseurs comme Nietzsche et Spinoza aux aspirations pratiques de l'Inde et de la philosophie antique ?

Descente de la montagne vers Sils et retour à la vie profane

Plein d'enthousiasme, je passe le dernier portillon qui sépare la gare supérieure du téléférique du monde extérieur, et là, c'est le choc : le sommet est enneigé, avec de la glace qui, même en piteux état, étincelle sous le plein soleil de Midi.

A trois mille mètres
Les glaces éternelles fondent
Mais la vue d'aigle demeure

Je savoure pleinement la vue qui s'offre à moi, avec l'impression de comprendre ce que Nietzsche appelle le regard de l'aigle capable de planer haut dans les airs tout en voyant à 360 degrès l'ensemble du paysage qui défile sous ses yeux. On utilise le même terme dans le yoga où la posture de l'aigle vise à élargir également son champ visuel, et dans la méditation qui apprend à cultiver une visions large et clairvoyante des choses, sans focaliser ou s'arrêter sur des éléments particuliers.

Maintenant, l'Engadine se déploie sous mes yeux avec encore plus de netteté, de vision large et de profondeur de champ. D'un seul regard, je peux en effet survoler l'enfilement des quatre vallées qui se déplient à partir de Sils Maria. Exactement comme si je volais moi-même !

J'embrasse d'un regard
Quatre lacs turquoise
Aux cent monts célestes

En attendant, il est temps de manger, d'autant que le froid me reprend !

C'est le plein midi
Devant les pics enneigés
La soupe me réchauffe

Après une bonne heure de pause pendant laquelle je reprends avec plaisir la lecture de *Ainsi parlait Zarathoustra,* je me dis qu'il est temps d'entamer ma descente, à l'image du héros de Nietzsche qui décide à un moment de quitter les cîmes de sa montagne pour enseigner le sens du surhumain et de l'Amor Fati aux humains. Ayant envie de rejouer le geste nietzschéen, j'ai bien entendu choisi la plus haute montagne des environs, celle au pied de laquelle a roulé le rocher de l'Eternel Retour, pour m'imaginer ou ressentir de manière empathique son message et les sentiments qui pouvaient inspirer son héros à ce moment.

Je ne peux m'empêcher de voir dans la décision de Zarathoustra de quitter son sommet pour rejoindre le monde des hommes auxquels il annoncera la bonne nouvelle que « Dieu est mort », un clin d'œil malicieux et probablement involontaire à l'histoire du Bouddha. Siddharta

hésita en effet longuement après son éveil sous l'arbre de l'illumination, avant de décider de quitter finalement sa forêt pour délivrer à Sarnath son premier sermon à quatre anciens compagnons qui deviendront ses premiers disciples. L'une de ses premières révélations ne concernera-t-elle pas, de même, l'inexistence de Dieu, de l'âme et de toute forme de Soi que les hindous nommaient l'Atman ?

Alors que je commence à redescendre les pentes escarpées et dénuée de toute végétation du sommet, sautant d'un caillou à l'autre en m'interrogeant sur le chemin à suivre pour rejoindre Sils Maria, je me demande soudain, comme son héros, ce que je peux bien ramener comme message pour moi-même ? Car je m'aperçois maintenant que je ne suis pas venu en pèlerinage à Sils Maria animé par un seul souci intellectuel. Je ressentais le besoin de trouver aussi un sens à ce qui me restait de temps à vivre après l'annonce de ma maladie et après la mort de ma femme avec laquelle j'avais partagé plus de trente ans de vie commune.

Des pics enneigés
Je descends l'esprit chargé
D'un message solaire

Qu'est-ce que je veux vraiment faire de ma vie ? Je ne m'attendais pas à me sentir interpellé par cette question aussi urgente qu'incongrue. Je sens que la réponse ne peut qu'être solaire et brûlante, mais je doute de pouvoir y trouver une réponse strictement rationnelle.

Oracle sybillin
La pythie convulse à terre
-Seul l'amour nous sauve

Je saisis le petit carnet qui ne me quitte jamais. J'y note, pêle-même, ces quelques mots : « Que puis-je ramener du glacier ? La pureté de la glace qui fond, la pureté de l'air frais et rare dont j'ai besoin, l'envie de continuer à transmettre l'étincelle d'amour que j'ai connu et que je veux faire fructifier, mais aussi le courage de devoir redescendre toujours plus bas, plus profond dans mes affres et dans les épreuves qui m'attendent. » Je souris en écrivant, me rappelant la réponse de Kabat-Zinn à un enseignant qui l'interrogeait sur ses propres épreuves : « Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'avec la pleine conscience, j'ai si souvent dû descendre dans le chaudron au-dessus du feu qui brûlait dans mes entrailles, que son fond doit être bien noir et cramé. »

J'ai maintenant quitté les sommets depuis une heure. Je me trouve à mi-hauteur entre le sommet et la plaine. Même si la vue est moins vaste, je perçois mieux les détails que l'altitude m'empêchait jusque-là d'apercevoir. Je découvre notamment la situation géographique unique de Sils qui, vu de haut, relie à leurs deux extrémités les deux grands lacs allongés de Sils Maria et de Silvaplana. Situé à leur confluence, le village semble nouer ensemble leurs deux bouts, dessinant de manière invisible pour les profanes qui restent leu yeux collés au sol, le symbole mathématique de l'infini. Encore un rappel de l'Eternel Retour, avec sa double boucle !

Sils prend les deux lacs
Et les attache bout à bout
Pour qu'ils s'aiment toujours

A la surface du lac, les innombrables voiliers et supports de sport de glisse sortis en même temps que le beau temps ressemblent à des insectes volant, tandis que les maisons des villages apparaissent minuscules. A nouveau, j'ai le sentiment d'un cosmos infiniment grand qui nous dépasse de toutes parts, parallèlement à la prise de conscience de la petitesse que l'homme y occupe indûment, probablement pas pour longtemps.

Maisons de poupée
Et libellules sur le lac
L'homme est un insecte

A mi-hauteur, la végétation dense et luxuriante de l'Engadine a repris ses droits, avec un nombre incroyable d'herbes et de fleurs sauvages entre lesquelles serpente le sentier étroit de traverse sur lequel je m'aventure, à flanc de montagne. A nouveau, je ressens viscéralement cet appel de la terre, cette certitude que tout est mû par des volontés de puissance et des soifs d'exister et de croître qui dépassent et englobent tout, la mort comprise.

Il n'y a pas d'Hadès
Mais un royaume plein de vie
-Profusion sans fin !

En même temps, je fais attention à ne pas tomber, jaloux de l'agilité des vaches qui broutent et y déposent leur bouse que j'évite à grande peine.

Chemins de traverse
J'hésite sur les rocs abrupts
Pourquoi pas les vaches ?

Me voici à la fin de mon excursion. La vallée n'est plus loin, et le paysage change encore. Les alpages prédominent maintenant, avec des forêts denses de sapins. La végétation se fait plus douce, et je m'arrête parfois pour en profiter.

La rivière murmure
Je m'y rafraichis et chante
Avec les oiseaux

Enfin Sils ! Après trois heures de marche, je décide de m'accorder une bière bien méritée en fumant un cigare, allongé dans un transat face à la petite rivière qui traverse le village. La nature est partout en fleurs et profite du soleil, rafraichie par le petit cours d'eau et par les pluies des derniers jours. Les touristes et les habitants en profitent également en se promenant lentement, le nez à l'air.

Sils en plein soleil
La nature s'ouvre et sourit
Et les passants passent

Je ne peux m'empêcher de regarder la diversité des promeneurs : couples qui se font et se défont, vieillards courbés allant inéluctablement vers leur destin, enfants qui jouent de manière insouciante dans un petit parc devant moi. N'est-ce pas toujours le même spectacle qui se déroule, depuis des siècles ? J'ai l'impression que les fleurs qui n'en savent rien, profitent du peu de temps de leur vie éphémère pour se pencher et se réjouir de ces jeux d'enfant. Peut-être même qu'elles me sourient…

Cigare et bon vin
Les fleurs se penchent sur l'eau
Rient aux jeux d'enfants

En même temps, l'innocence prônée par notre philosophe n'invite-t 'elle pas à tout oublier, pour mieux jouir pleinement de l'instant présent, le seul réel et vrai ?

L'eau coule comme ma vie
Insouciante du lendemain
Juste dans l'instant

Je ne peux pourtant m'empêcher de penser avec nostalgie et tristesse à la fin de Nietzsche et de son héros Zarathoustra. Ce dernier ne trouvera que moqueries parmi les hommes, et décidera finalement, incompris, de retourner dans sa montagne.

Quant à Nietzsche, outre ses maladies qui le mineront et le feront officiellement entrer dans la folie, il est fort probable que le travail qu'il effectua sur lui-même l'aient amené à purifier son sentiment d'humanité et d'amour au point de le rendre trop sensible et fragile, à un point d'extrême incandescence qui se révéla incompatible avec le monde dans lequel il vivait. En témoignent, avant son internement qui durera dix longues années, les deux derniers souvenirs qu'on conserve de lui, si humains, trop humains -et en rien inhumains comme les barbares et brutes qui se réclament trop souvent de lui, voudraient le présenter !

Le premier incident eut lieu en Italie où il vit un petit chien qui s'était pris une patte dans une porte hurler de douleur. Son maître ne faisant rien, Nietzsche avait saisi une pièce de tissu qu'il

avait sur lui pour lui bander la patte. Le lendemain, il eut la surprise de voir le chien reconnaissant venir lui remettre, de la part de son maître, le tissu lavé et repassé qu'il tenait soigneusement dans sa gueule.

Le second et dernier incident est plus connu. Voyant dans les rues de Turin un cocher maltraiter son cheval en le frappant d'un coup de fouet cruel, Nietzsche s'interposa pour faire cesser ce traitement, en embrassant le pauvre animal. Il s'écroula en pleurs à terre, émettant des propos à priori incohérents qui le firent interner.

Ainsi était Nietzsche, qui se réfugia dès lors dans un silence dont on ne sait rien de sûr, si ce n'est qu'il continuait pourtant à jouer du piano, à chantonner et à griffonner des notes que ses médecins et anciens amis jugeaient incompréhensibles.

Il est maintenant temps de le quitter sur cette ultime énigme, tout en sachant que le beau temps et la période de répit dont j'ai eu la chance de profiter à Sils disparaitront à leur tour, et qu'ils reviendront encore, plus tard.

Nul ne sait quand, ni comment, ni pour qui….

L'église sonne six heures
A l'approche du crépuscule
Les nuages reviennent